

Éliane Pamart

« Fait d'histoire, autant dire d'hystérie * »

En suivant le cheminement de Freud de 1891 à 1896 avec l'éclairage de Lacan, je reprends les points les plus saillants de sa démonstration.

Freud a fait de l'hystérie de conversion le fleuron de ses premières découvertes, creusant ainsi les racines de la psychanalyse. Ce qu'il appelle conversion, ce sont tous ces phénomènes corporels qui surviennent au décours d'affects pénibles, « frayeur, anxiété, honte ¹ », éprouvés par le sujet dans « son corps propre » face à une expérience traumatique à caractère sexuel, qu'il qualifiera d'« inconciliable ² » avec ses représentations, d'où s'origine l'hétérogénéité du symptôme hystérique. Il insiste sur « la passivité sexuelle en des temps pré-sexuels ³ » comme condition spécifique de l'hystérie et fait de la défense « le point nucléaire ⁴ » du mécanisme psychique des névroses.

La conversion est alors ce mécanisme qui fait passer l'affect du psychique au somatique ; Freud ne cessera de s'en tenir à cette dualité. Cependant, grâce à la conversion, il établit le mécanisme de formation du symptôme et pose les fondements de sa théorisation des névroses, bien au-delà de l'hystérie.

* Intervention faite au séminaire « Actualités de l'hystérie », le 4 novembre 2012 à Rennes. Citation de J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

1. S. Freud, « Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques » (1891), dans *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1989, p. 3.

2. S. Freud, « L'étiologie de l'hystérie » (1896), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985, p. 102.

3. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896), dans *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 62.

4. *Ibid.*, p. 61.

Le symptôme ou la conversion hystérique se distingue du phénomène psychosomatique par l'absence de toute atteinte organique, que l'imagerie médicale actuelle confirme, démontrant que le trouble y est exclusivement fonctionnel. Notons la perspicacité de Freud qui avait déjà bien repéré cet aspect lorsqu'il écrivait en 1893 : « L'hystérie se comporte dans ses paralysies et autres manifestations comme si l'anatomie n'existait pas, ou comme si elle n'en avait nulle connaissance ⁵. »

Lacan s'attardera peu sur l'hystérie de conversion, mais, en revenant sur la découverte de Freud, il soulignera l'écart que ce dernier fait à propos de « l'hystérie hypnoïde » pour expliquer les phénomènes hystériques et écrira dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » que Freud « y préfère le discours de l'hystérique ⁶ », comme en témoignent ses nombreux cas cliniques.

Si Freud se plaisait à déchiffrer le discours hystérique sans le nommer, Lacan en écrira le mathème et synthétisera la découverte freudienne en introduisant le signifiant et les trois registres R.S.I. Il fait de la structure hystérique une structure paradigmatique, celle de « l'inconscient en exercice ⁷ », seule structure clinique qu'il élève au rang de discours.

À suivre sa doctrine du symptôme comme métaphore, il situe le corps au côté de la jouissance et de la mort, donc du réel, mais il désigne aussi le corps comme lieu d'inscription de l'Autre, la chaîne signifiante qui relève du symbolique.

Ainsi, nous lisons en 1967, dans son texte « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité » : « Le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant ⁸. » En 1970, dans « Radiophonie », il dit : « La structure s'attrape du point où le symbolique prend corps ⁹ » et enfin dans *Encore*, où la clinique borroméenne se dessine, on trouve :

5. S. Freud, « Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques » (1893), dans *Résultats, idées, problèmes*, t. 1, Paris, PUF, 1984, p. 55.

6. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 795.

7. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autre écrits, op. cit.*, p. 436.

8. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 357.

9. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 408.

« Le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient ¹⁰ » (titre des journées internationales de l'EPFCL à Rome en 2010).

De ce fait, il rend caduque la conversion, qu'il convertit en événement de corps dans sa clinique borroméenne, et privilégie le symptôme comme réel avec toute l'opacité de sa jouissance.

Lacan fait donc une autre lecture des symptômes hystériques. Dans « La direction de la cure », il insistera en reprenant la thèse freudienne selon laquelle la névrose, et pas seulement l'hystérie, est bien une défense contre la jouissance. On peut même ajouter que l'hystérie ne s'oppose pas à la sexualité mais à la jouissance, qu'elle dénonce par ses symptômes. Il suffit de relire le cas de Katharina, dans les *Études sur l'hystérie*, qui est exemplaire ; par son symptôme elle dénonce l'oncle jouisseur, une figure paternelle, et s'oppose à sa jouissance.

Je citerai Freud qui, dans sa fameuse lettre 52 du 6 décembre 1896 adressée à Fliess, écrit : « Il s'agit, en fait, dans l'hystérie, plutôt du rejet d'une perversion que d'un refus de la sexualité ¹¹ » ; il s'agit donc bien d'une aversion de la jouissance.

Mais qu'est-ce que la perversion, si ce n'est l'emprise de l'Autre, sachant que l'Autre, c'est le signifiant qui, abolissant le sujet, en fait son objet de jouissance, objet dont il veut s'en faire le seul maître en se l'appropriant irrémédiablement ; c'est bien ce qui caractérise la pédophilie, perversion qui relève d'une procédure criminelle, au même titre que le meurtre, et qui suscite tant d'affects si médiatisés qui relaient cette aversion de la jouissance en faisant appel au plus intime de chacun. Freud avait bien repéré ces perversions des adultes sur l'enfant, qu'il va désormais distinguer du fantasme.

On comprend bien alors la division de l'hystérie qui simultanément refuse toute emprise de l'Autre tout en lui adressant sa demande d'amour, d'où sa révolte, ses revendications et ses embrouilles.

N'oublions pas que la demande d'amour est inhérente au sujet dans son adresse à l'Autre, ce qui fait de l'hystérie la névrose primaire, en tant que l'inconscient y est d'emblée en exercice. Ce n'est pas un hasard si Lacan la qualifie d'« industrielle ¹² », lorsqu'elle

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

11. S. Freud, « Lettre 52 », dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 159.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

fabrique comme elle peut « un homme qui serait animé du désir de savoir ¹³ », puis de « théoricienne ». Ainsi, dans sa leçon du 5 mars 1969 du séminaire *D'un Autre à l'autre*, il précise que « la jouissance, c'est ce qui ne s'aperçoit qu'à en voir la constance dans les énoncés de Freud [...]. La jouissance est ici un absolu, c'est le réel, ce qui revient toujours à la même place. [...] Et si on le sait, c'est à cause de la femme. Cette jouissance comme telle est telle qu'à l'origine seule l'hystérique la met en ordre logiquement, c'est elle en effet qui la pose comme un absolu, c'est en ceci qu'elle dévoile la structure logique de la fonction de la jouissance. Car si elle la pose ainsi, en quoi elle est juste théoricienne, c'est à ses dépens. C'est justement parce qu'elle la pose comme un absolu qu'elle est rejetée, à ne pouvoir y répondre que sous l'angle d'un désir insatisfait par rapport à elle-même ¹⁴ ». Loin du *penisneid* freudien comme butée de la castration, Lacan positive la stratégie de l'hystérie.

Aujourd'hui, l'hystérie contemporaine ne se distingue plus par ses attaques hystériques spectaculaires, comme en témoigne le récent film d'Alice Winocour, *Augustine*, sorti le 7 novembre 2012, mais évolue suivant le discours contemporain où le maître n'a plus la même place depuis le déclin de « l'imgo paternelle » que Lacan dénonçait en 1938 dans son texte *Les Complexes familiaux*.

L'hystérie désigne aussi bien la structure clinique comme névrose primaire que l'histoire de la psychanalyse, ou bien encore le déroulement de l'analyse où le sujet est invité à *s'historiser* d'emblée, écrit avec le « y » d'« hystérie », selon les consignes classiques de « dire tout ce qui [lui] passe par la tête ». Ce que l'analyste institue dans l'expérience analytique, c'est une hystérisation du discours, jouant sur l'équivoque d'hystorisation.

Du coup, on comprend mieux que cette hystorisation aboutisse à une réduction du discours au *sinthome* d'un sujet, *sinthome* qui l'identifie au terme de l'analyse.

L'histoire de la psychanalyse est ainsi étroitement liée aux découvertes de Freud au chevet de ses patientes mais aussi à sa propre hystorisation, qui l'amènera à mettre un terme à sa *neurotica*

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 212.

en lui faisant réviser sa théorie de la séduction par le père à laquelle il croyait fermement.

Chronologiquement, si nous nous attardons sur les années 1896, nous voyons que Freud renonce à sa *neurotica* en 1897 ; il l'annonce à Fliess dans sa lettre n° 69, en date du 21 septembre, où il écrit son célèbre : « Je ne crois plus à ma *neurotica* ¹⁵. »

Cet événement hystorique dans l'histoire de la psychanalyse intervient un an après la mort de son père, survenue le 23 octobre 1896, et à la fin de l'été 1897, alors qu'il vient de commencer son autoanalyse et qu'il a renoncé pour celle-ci à ses vacances d'été avec Fliess. Depuis 1896, il avait pris une certaine indépendance imprégnée de doutes par rapport à Fliess ; il renonçait aux termes de neuroanatomie ou neurophysiologie qu'il partageait avec lui jusqu'à cette date.

Le changement radical dans sa théorie de l'hystérie se constate dans les lettres qui vont du 21 septembre au 15 octobre 1897.

Il est sur le point de découvrir son complexe d'Œdipe, les pulsions agressives des enfants contre leurs parents, tout en s'intéressant de plus en plus aux fantasmes infantiles, qu'il distingue désormais du souvenir, après avoir relevé leur confusion chez ses patientes.

Ainsi, il tord le cou à sa théorie de la séduction par le père à partir de son autoanalyse et dans la lettre n° 70 du 3 octobre il écrit : « 1) dans mon cas, le père n'a joué aucun rôle actif, 2) [...] ma première génératrice de névrose a été une femme âgée et laide ¹⁶ », c'est-à-dire que c'était elle « la séductrice » et non son père, comme il l'avait cru quelques mois plus tôt, par analogie avec ses patientes.

Dans la dernière édition de 2006 des lettres à Fliess, apparaît une lettre n° 120, datée du 11 février 1897, qu'Anna Freud avait écartée de la première édition, où il accuse son père d'avoir séduit son frère et d'être responsable de l'hystérie de ce dernier. Il remet donc en cause cette interprétation six mois plus tard, alors qu'il a bien avancé dans son autoanalyse au cours de l'été et qu'il se diagnostique lui-même hystérique dans cette même lettre.

15. S. Freud, « Lettre à Fliess du 21 septembre 1897 », dans *Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 190.

16. S. Freud, « Lettre n° 70 », dans *Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 193-194.

Ferenczi lui reprochera d'avoir renoncé à sa théorie traumatique de la séduction ; on pourrait également lui reprocher de s'être approprié la tragédie d'Œdipe pour expliquer l'hystérie tout en niant son désir de sauver le père, après sa mort.

Mais, s'il est exclu qu'on analyse le père réel, comme le préconise Lacan dans *Télévision*, il « tient pour meilleur le manteau de Noé quand le père est imaginaire ¹⁷ », ce qui semble bien être le message d'un rêve que Freud fait la veille de la mise en bière de son père, où il lit sur un panneau : « Man bittet die Augen zuzudrücken ¹⁸ », que l'on peut traduire par « on est prié de fermer les yeux » ou « on est prié de fermer un œil » selon les variantes de cette expression, ce qui en allemand veut dire qu'on est prié d'être indulgent. C'est dire qu'on est prié de fermer un œil sur le Père nu, avant que le manteau du fantasme ne le recouvre, à ne pas confondre avec le voile de l'idéal.

L'embrouille du père et son réel

Les biographes de Freud ne semblent pas s'accorder sur certains points. Pour Jones, le père de Freud a eu deux épouses, Sally, la première, qui lui a donné deux fils avant de mourir en 1852, et Amalia, qu'il épouse en 1855, donnant naissance à Sigmund en 1856. Mais, selon des recherches dans le registre de la population juive de Freiberg, là où vivait la famille de Freud, la mort de Sally en 1852 n'apparaîtrait pas, en revanche on trouverait le nom d'une Rebecca comme épouse de Jacob qui disparaîtrait en 1854 (Sigmund apprendrait tardivement qu'il est né le 6 mars au lieu du 6 mai, ce qui signifie que lorsque Amalia, à 20 ans, épouse le père de Freud, elle était enceinte). La question est de savoir ce qui est advenu de cette Rebecca, âgée de 32 ans ¹⁹ ; personne ne sait ce qu'il en est.

Max Schur, biographe et médecin de Sigmund Freud, affirme dans son livre que ce dernier ne connaissait pas l'existence de ce second mariage et il n'hésite pas à parler de « sa troisième et dernière

17. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 35.

18. M. Bousseyroux, *Structure et histoire*, séminaire d'École 2006-2007, Toulouse, éditions de l'En-Je lacanien, p. 12. Je remercie tout particulièrement M. Bousseyroux pour cet éclairage, qui a permis ce travail.

19. M. Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975, p. 38-39.

femme ²⁰ » à propos d'Amalia. M. Schur émet l'hypothèse qu'il le connaissait inconsciemment, à son insu, et il le démontre à partir d'un rêve de Freud, que celui-ci analyse dans la *Traumdeutung* dans le chapitre des rêves absurdes, cinq ans plus tard, soit en 1899. Le réel du nombre 1851/1856 s'impose à Freud, avec ces cinq années éliminées entre les deux mariages du père, où il aurait eu secrètement une double vie.

Le rêve date de juin 1894 : Freud rêve qu'il reçoit une lettre du conseil municipal de Freiberg ; il s'agit d'une facture qui date de 1851. Il s'en moque, il n'était pas né et cette dette visait son père déjà mort. Il va lui demander des comptes et son père lui explique avoir été conduit au poste un jour de 1851 alors qu'il était ivre. Freud lui demande alors : « Et tu t'es marié aussitôt après ²¹ ? » Puis il calcule qu'il est né en 1856, cette date apparaît immédiatement après 1851, comme si l'intervalle des cinq années ne comptait pas. « Quatre ou cinq ans ne compte pas », cette association revient sans cesse à Freud. Mais Freud écrit : « Tout se passe comme si quelqu'un copiant sans la comprendre une équation algébrique contenant, à côté des chiffres et des lettres, des signes + et -, de puissance ou de racines, avait tout mêlé ²². »

L'absurde de ce contenu mathématique de ce rêve signe, nous dit Michel Bousseyroux, « le réel du père qui ne cesse pas de s'y écrire ²³ » et c'est ce même réel que Freud imaginise dans une lettre à Fliess où il s'inquiète de vivre au moins jusqu'à 51 ans.

Max Schur note à propos de cette association d'années (1851/1856) : « Ferait-elle référence à cette épouse inconnue de son père, dont il avait peut-être appris l'existence aux temps préhistoriques de Freiberg ? Enfin cette mystérieuse date, 1851, aurait-elle eu quelque influence sur l'inquiétude que suscitait chez Freud l'âge critique des 51 ans ²⁴ ? »

Pour en terminer avec cette question de savoir si Freud connaissait inconsciemment l'existence de la seconde femme de son père, il

20. *Ibid.*, p. 232.

21. *Ibid.*, p. 227.

22. *Ibid.*, p. 232

23. M. Bousseyroux, *Structure et histoire*, op. cit., p. 13.

24. M. Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, op. cit., p. 233.

suffit de se référer à sa lettre en date du 21 septembre 1897 où, après avoir annoncé que sa théorie de la séduction dans les névroses est fautive, il termine sur une histoire juive où il s'identifie hystériquement à une femme en disgrâce et qui, de surcroît, porte le prénom de cette seconde épouse mystérieuse : « Rebecca, ôte ta robe, tu n'es plus fiancée ²⁵ ! » Le sens de cette histoire juive est clair : « Tu étais une glorieuse fiancée, mais tu as eu des ennuis, et le mariage est annulé, ôte donc ta robe de mariée ²⁶. »

À la lecture de cette lettre, on pourrait dire que cette histoire tombe comme un cheveu sur la soupe après les développements précédents, mais elle fonctionne comme un *Witz*. Max Schur s'interroge : « Pourquoi justement cette plaisanterie à cette époque ? Pourquoi Freud s'identifie à une femme en disgrâce ? Et pourquoi cette histoire introduit le prénom de la mystérieuse seconde femme de son père ²⁷ ? »

« Le poids des péchés du père ²⁸ » et l'amour pour le père

Dans le *Séminaire XI* d'où j'ai prélevé mon titre, Lacan écrit : « Le père, le Nom-du-Père, soutient la structure du désir avec celle de la loi – mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché ²⁹. »

Freud hérite de ce qui a été caché dans la vie de son père, *unterdrückt*, tombé dans les dessous, et qui resurgit après la mort de son père et plus précisément quand il vient de s'occuper de sa pierre tombale et qu'il est allé à Orvieto voir les fresques du Jugement dernier de Signorelli.

C'est à ce moment qu'il laisse tomber sa *neurotica* et qu'il l'écrit à Fliess, signifiant qu'il renonce à sa théorie de la séduction par le père, avançant d'un grand pas dans son élaboration puisqu'il acquiert « la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun "indice de

25. S. Freud, « Lettre n° 69 », dans *Naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 193.

26. M. Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, op. cit., p. 234.

27. *Ibid.*, p. 234.

28. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 35.

29. *Ibid.*, p. 35.

réalité ³⁰ de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affects ³¹ ». La vérité a donc structure de fiction, elle est même menteuse ; et s'impose à Freud que la réalité n'est que fantasme.

Comment ne pas en déduire que le statut de l'inconscient est éthique après cette démonstration ? En effet, à suivre Freud dans sa soif de vérité, il nous conduit à la réalité la plus refusée, la plus contenue, celle de l'hystérique, en tant qu'elle est, d'origine, « marquée par le signe de la tromperie ³² », nous dit Lacan.

Dans cette lettre à Fliess où Freud s'identifie hystériquement à cette « femme supposée savoir la jouissance dé-robée, il se donne des ailes d'un nouveau désir de savoir », selon Michel Bousseyroux ³³. Rebecca est un signifiant non pas refoulé, mais caché, passé sous silence, comme le dit le terme allemand *unterdrückt*, dans les dessous du discours de l'Autre, puisque la famille, Amalia et les deux demi-frères plus âgés de Sigmund lui ont caché ce qui fait « trou » dans l'histoire familiale.

Si la vérité parle à travers Freud quand il raconte son histoire : « Rebecca, ôte ta robe ! », elle parle malgré lui, sans qu'il le sache ; mais le père dont il s'agit, c'est le père qui ne sait rien de la vérité, le père inconscient, « non pas celui qui ferme les yeux sur le désir, mais celui qui les fait ouvrir sur le réel ³⁴ », nous dit Michel Bousseyroux. Ce père qui fait ouvrir les yeux sur le réel est celui du rêve : « Père ne vois-tu pas que je brûle ! » Dans son mot d'esprit qu'il apporte avec cette histoire juive en fin de lettre, Freud gagne à la main l'inconscient : « Père, ne vois-tu pas que, comme Rebecca mise à nu, je brûle... de savoir ³⁵ ! »

Freud a su s'affranchir de ce « trouma » et, si le secret bien gardé de Rebecca était une réussite pour la famille, elle a fait l'insu-que-sait de l'Une-bévue, laissant surgir la voix de l'inconscient de Freud.

30. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 191.

31. *Ibid.*

32. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 34.

33. M. Bousseyroux, *Structure et histoire*, *op. cit.*, p. 16.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

L'hystérique est donc bien trompée dès l'origine, comme l'hystorisation de Freud l'illustre face à son « trouma » en 1897.

**1976, Lacan, de « l'hystérique parfait ³⁶ »
à l'hystérie analysante**

Quatre-vingts ans après la révolution freudienne de 1897, Lacan initie le séminaire intitulé *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, où il avance avec ses tores et sa topologie. Avec ce séminaire, il met la structure en avant et le 8 mars 1977 il écrit : « La structure ne veut rien dire que le nœud borroméen. »

Le choix de la structure, ici de l'hystérie, n'est qu'un choix de nouer d'une certaine manière le nœud et il se fait à l'heur (sans *e*) de l'hystoire (avec le *y* de l'hystérie) des premières années du *parlêtre*. Cela veut dire que Lacan met la structure borroméenne au chef de l'hystorisation de l'analyse, comme nous venons de le voir avec Freud, avec ce réel qui fait « trou » mais qui est toujours à la même place sans pouvoir se dire.

Si la structure n'est rien d'autre que le nœud borroméen, notre hystoire n'est rien d'autre que le tore ; ainsi, nous habitons sans le savoir un univers torique, et la seule révolution possible est celle que notre hystoire écrit en faisant tourner la parole autour du vide central du désir.

Lacan en arrive à redéfinir l'hystérie, qui est « aussi bien mâle que femelle ³⁷ », mais qu'il va féminiser pour *y* mettre son poids de l'autre côté ; il précise, « l'hystorique n'a en somme pour la faire consister qu'un inconscient ³⁸ ». C'est « la radicalement Autre ³⁹ ». Et il ajoute : « Elle n'est même qu'en tant qu'Autre. Eh bien, c'est mon cas, je n'ai qu'un inconscient », et plus loin, il dira qu'il est « un hystérique parfait, c'est-à-dire sans *sinthome*, sauf de temps en temps ⁴⁰ »... Ce qui lui fera dire par ailleurs qu'il ne *s'hystorise* que de lui-même. Autrement dit, c'est bien avec son inconscient qu'il enseigne, il dira

36. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 8 mars 1977, inédit

37. *Ibid.*, leçon du 14 décembre 1976.

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*

qu'il fait la « passe » ou qu'il reste analysant dans son enseignement. On peut le lire comme un encouragement à l'hystérie analysante.

L'hystérique est Autre, avec un grand A, au sens où elle est radicalement son inconscient, comme les patientes de Freud, dans leurs états hypnoïdes, Anna O. la première. Elles ne consistent que du tore de l'Autre, auquel elles sont enchaînées de par leur identification au père. Lacan subordonne l'identification hystérique à l'incorporation de l'amour pour le père, en cela il rejoint Freud qui qualifiait sa première identification « au père tout amour » mais sur un tout autre registre.

Dans *L'Envers de la psychanalyse*, nous pouvons lire : « Freud pointe que, tout à fait primordialement, le père s'avère être celui qui préside à la toute première identification, et en ceci, précisément, qu'il est d'une façon élu, celui qui mérite l'amour ⁴¹ », puis un peu plus loin dans le texte : « C'est la position du père réel telle que Freud l'articule, à savoir comme un impossible, qui fait que le père est nécessairement imaginé comme privateur. Il n'est pas du tout surprenant que nous rencontrions sans cesse le père imaginaire. C'est une dépendance nécessaire, structurale de quelque chose qui nous échappe et qui est le père réel ⁴² », c'est-à-dire ce qu'il y a de plus réel dans l'identification et qu'il appelle dans ce séminaire « l'armature ».

Lacan dit : « L'hystérie est soutenue dans sa forme de trique par une armature. Cette armature est en somme distincte de son conscient. Cette armature c'est son amour pour son père ⁴³. » C'est la « monture, c'est ce qu'[il a] désigné comme chaîne des générations » nous dit Lacan. Michel Bousseyroux nous fait remarquer qu'autrefois l'armature, c'était l'armure ; donc l'amour du père constitue l'armure des hystériques, et il ajoute : « Cet amour leur sert d'armature interne. C'est lui qui, telle une gaine orthopédique, soutient l'identification phallique ⁴⁴. »

Pour conclure, soulignons que du discours de l'hystérie à celui de l'analyste il y faut un quart de tour supplémentaire pour que le

41. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 100.

42. *Ibid.*, p. 149.

43. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 14 décembre 1976, inédit,

44. M. Bousseyroux, *Structure et histoire*, op. cit., p. 26.

savoir de la structure viennoise en « place de vérité ⁴⁵ » ; c'est en cela que la psychanalyse met le réel en place de commande.

Dans ce séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan dégage l'un de ses axes majeurs, qui concerne l'hétérogénéité des registres du réel et de la vérité ; si le réel dit la vérité, il ne parle pas et il faut en passer par le symbolique pour dire quoi que ce soit. Or Lacan nous rappelle depuis *Encore* que le signifiant ment, soit que le symbolique ne dit que des mensonges. Mais dans la leçon du 15 février 1977 de ce séminaire, il précise que « la *Verneinung* promue par la psychanalyse ne donne pas la vérité » ; on peut alors en déduire que le mensonge en devient son passeur comme « un dire qui secourt ⁴⁶ » sur la vérité, soit ce « Savoir Absolu ⁴⁷ » sur le réel du non-rapport sexuel.

C'est un effet de structure, que cette dite vérité du réel demeure impossible à dire, sinon qu'à mi-dire, comme le démontre la structure hystérique et comme Freud l'a fait dans son hystorisation avec ce *Witz* où apparaît le prénom de Rebecca en fin de lettre de son hystérie analysante !

45. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 445.

46. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 15 février 1977, inédit.

47. *Ibid.*